

**L'Estonie en France : une question culturelle et historique**  
**La littérature estonienne dans la France sous l'Occupation (1940–1944)**

Marek Tamm

Université de Tartu, Estonie

I. En 1666, Molière écrit sa comédie *“Le médecin malgré lui”*. En évoquant Aleksander Aspel et Anton Hansen Tammsaare je voudrais ici soulever le problème du “collaborateur malgré lui”. Ce qui m’intéresse plus précisément, c’est le paradoxe qui veut que, dans la France occupée, la logique de la collaboration ait pour un instant porté la littérature estonienne sur le devant de la scène.

En mai-juin 1940, après dix mois de “drôle de guerre”, l’Allemagne hitlérienne occupe la France. L’Etat occupé est divisé en deux : les deux tiers du territoire constituent la zone dite d’occupation et sont directement administrés par les Allemands, alors que le reste, dans le Sud du pays, est, jusqu’en novembre 1942, sous l’autorité de l’Etat français collaborationniste du maréchal Pétain.

La capitale de la France était donc aux mains des Allemands. Toute la vie culturelle, y compris la littérature, était soumise à la censure ; la presse était censée aller dans le sens de la collaboration et du soutien au régime<sup>1</sup>. C’est à ce moment compliqué de la vie du pays que l’Estonie est inopinément mise en avant sur la scène parisienne : plusieurs articles sur la littérature estonienne signés Aleksander Aspel paraissent dans la presse, les éditions Pierre Trémois proposent au lecteur français la traduction française intégrale de *Vérité et justice* d’A. H. Tammsaare.

II. Aleksander Aspel était arrivé à Paris en octobre 1938 : il était boursier de l’université de Tartu et avait l’intention de préparer sa thèse de doctorat sur la littérature française. Au début de la guerre, il avait décidé de rester en France, même si au début il avait sans doute caressé l’espoir de pouvoir rentrer bientôt au pays.

Nous ne savons pas grand chose des activités d’Aspel dans la capitale occupée. Il continuait à suivre ses cours à la Sorbonne et à travailler à sa thèse ; il gagnait sa vie en collaborant à l’Institut de Phonétique et en enseignant l’estonien à l’Ecole des Langues Orientales de Paris<sup>2</sup>. Mais ce qui m’intéresse ici avant tout, ce sont trois interventions, au début des années 1940, dans l’hebdomadaire culturel parisien *Comoedia*. Aspel y publie en effet trois longs articles: un aperçu de la poésie estonienne contemporaine, un tour d’horizon de la vie culturelle des pays baltes et une présentation de l’œuvre de Tammsaare<sup>3</sup>. Quel est donc ce journal qui publie les articles d’Aspel ?

Le nom *Comoedia* était familier aux Parisiens. C’était celui de l’un des premiers quotidiens français spécialisés dans la culture. Son premier numéro datait d’octobre 1907 ; le journal avait dû

---

<sup>1</sup> Sur la vie dans Paris sous l’occupation, cf. J.-P. Cointet, *Paris 40-44*, Paris, Perrin, 2001. Sur la vie des écrivains: G. Ragache, J.-R. Ragache, *La vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l’occupation (1940-1944)*, Paris, Hachette, 1988.

<sup>2</sup> Cf. M. Tamm, “Pariis–Iowa City. Aleksander Aspeli võõrsiloleku aastad (1938-1975)” [Paris-Iowa City. Les années à l’étranger d’Aleksander Aspel], *Keel ja Kirjandus*, 1998, n. 7, pp. 468-471.

<sup>3</sup> “La récente poésie estonienne”. *Comoedia*, 13.XII.1941; “La récente poésie estonienne (suite et fin)”, *Comoedia*, 20.XII.1941; “La vie culturelle des pays baltes”, *Comoedia*, 02.V.1942; “La vie culturelle des pays baltes”, *Comoedia*, 09.V.1942; “A.-H. Tammsaare. Un grand romancier estonien”, *Comoedia*, 18.VII.1942.

interrompre sa publication, faute de moyens, en 1937. Peu après l'occupation la décision est prise de le faire repartir avec l'aide des autorités allemandes. Ce nouveau journal ne se présentait pas officiellement comme continuateur de son célèbre devancier, mais la continuité sautait aux yeux du fait des auteurs et des sujets traités. La rédaction en chef était assurée par René Delange, et le premier numéro vit le jour le 21 juin 1941. Le nouveau *Comoedia* était un hebdomadaire, dont l'objectif affiché était de couvrir aussi exhaustivement que possible la vie culturelle parisienne tout en préservant sa neutralité politique. En dépit de ses déclarations la rédaction faisait preuve d'une orientation clairement collaborationniste. Mais contrairement à bien des titres parisiens qui l'étaient ouvertement (*Je suis partout*, *La Gerbe* etc.) la stratégie de *Comoedia* était d'une subtilité certaine : elle s'exprimait non point dans des prises de position concrètes, mais dans le choix des auteurs et des thèmes, dans la décision de traiter certaines questions et d'en passer d'autres sous silence ; son objectif principal était de montrer le bon fonctionnement de la vie culturelle aussi bien en France qu'ailleurs en Europe, la guerre était absente de ses colonnes qui mettaient en évidence la stabilité et la normalité de la situation<sup>4</sup>. Le tirage de *Comoedia* était relativement élevé (35-45 000), sans pour autant pouvoir rivaliser avec les principaux quotidiens parisiens (par ex. *Le Petit Parisien* – 450 000, *Paris-Soir* – 286 000, *Le Matin* – 225 000, ces chiffres datant de 1944)<sup>5</sup>.

“*Comoedia* est la vitrine littéraire de la Collaboration. C'est le journal de l'extrême droite qui veut continuer d'avoir l'air d'écrire et de penser”, suivant la bonne formule de Bernard-Henri Lévy<sup>6</sup>. Le principal apport de l'hebdomadaire à la collaboration était la rubrique “Connaître l'Europe”, qui occupait la dernière (ou l'avant-dernière) page de chaque numéro. Elle présentait des aperçus de la vie culturelle dans différents Etats européens, surtout en Allemagne et dans les pays dominés par les Allemands. Les Archives Nationales ont conservé la réponse du rédacteur en chef René Delange à la question suivante, posée dans un formulaire : “Pourquoi et dans quel but la publication vous semble-t-elle nécessaire?” Voilà ce qu'il répondit: “Dans le but principal d'aider à une totale collaboration franco-allemande dans tout le domaine de l'esprit et d'une façon générale au développement corporel sur un plan impartial, national et européen. Dans ce but *Comoedia* consacrera dans chacun de ses numéros une page entière spécialement destinée à tenir ses lecteurs au courant de la vie intellectuelle en Europe et plus particulièrement en Allemagne. Le programme et la matière de cette page seront arrêtés en plein accord avec l'Institut Allemand (Docteur Rabuse) et le Rédacteur en chef de la *Comoedia* (M. René Delange).”<sup>7</sup>

C'est dans cette page consacrée à la connaissance de l'Europe que les trois interventions d'Aleksander Aspel dans *Comoedia* ont vu le jour. La construction d'une “Europe Nouvelle” était l'une des idées fixes du nazisme, idée qui avait été largement popularisée en France par les discours du

---

<sup>4</sup> Le collaborationnisme raffiné de *Comoedia* a été traité par : P. Ory, *Les collaborateurs, 1940-1945*, Paris, Seuil, 1976, pp. 205-208, O. Gouranton, “*Comoedia*. Un journal sous influences”, *La Revue des revues*, 1997, n. 24, pp. 111-119; K. Hamer, “Cultural (Pre)Occupation: *Comoedia* and French Identity, 1941-44”, *Literature and History*, 2001, vol. 10, n. 1, pp. 42-53.

<sup>5</sup> O. Gouranton, “*Comoedia*. Un journal sous influences”, *op. cit.*, p. 114, H. Rousso, *La collaboration. Les noms, les thèmes, les lieux*, Paris, M.A. Éditions, 1987, p. 148.

<sup>6</sup> B.-H. Lévy, *Le siècle de Sartre. Enquête philosophique*, Paris, Grasset, 2000, p. 372.

<sup>7</sup> “Questionnaire bilingue non daté lu et approuvé par René Delange, Archives nationales, F/41/1748. Cité par O. Gouranton, “*Comoedia*. Un journal sous influences”, *op. cit.*, p. 112.

maréchal Pétain et par la littérature de la collaboration<sup>8</sup>. Les lecteurs de *Comoedia* n'ont certes rien appris de ce qui se passait dans la culture anglaise ou américaine, mais en revanche ils ont eu la rare possibilité de se familiariser avec la vie culturelle croate, hongroise, finlandaise ou lituanienne, sans parler des nouvelles d'Allemagne ou d'Italie.

Dans les articles d'Aspel il n'y a pas le moindre signe d'allégeance aux Allemands, pas le moindre geste dans le sens de la collaboration, mais ce qu'il passe sous silence compte tout autant que ce qu'il dit. Nous l'avons souligné, la politique de *Comoedia* était de mettre en évidence les dimensions stables et positives dans la vie intellectuelle européenne de l'époque. Or Aspel ne mentionne aucunement le fait que l'Estonie et les autres pays baltes sont soumis aux Allemands : ses articles laissent entendre que la culture de ces trois pays est à son apogée.

Faute d'informations complémentaires, je n'oserais affirmer qu'Aspel était entièrement conscient de la nature du journal qui publiait ses articles. Il convient tout d'abord de souligner que *Comoedia* ne cessait d'insister sur son caractère neutre et apolitique. De plus, elle avait la collaboration de nombreuses personnalités importantes de la vie culturelle française (Jean Cocteau, Jean Paulhan, Jean Giraudoux...). Même Jean-Paul Sartre publie dans le premier numéro un article, auquel viennent s'ajouter par la suite une interview à l'occasion de la première des *Mouches* et un hommage à Jean Giraudoux. Il est vrai que Sartre par la suite regrettera ces interventions, qu'il justifiera par son ignorance<sup>9</sup>. Deuxièmement, il ne faudrait pas oublier que dans la capitale occupée, le revenu supplémentaire provenant de ces articles a certainement été le bienvenu pour Aspel et l'a aidé à améliorer quelque peu son quotidien. Enfin il fait tenir compte du fait que tous les articles d'Aspel répondaient très probablement à des commandes : la tentation de contribuer à la popularisation en France de la littérature estonienne était sans doute trop grande pour qu'il fût regardant sur les moyens.

III. Les graines semées par Aspel ont porté leurs fruits. C'est fort vraisemblablement grâce au grand article d'Aspel sur Tammsaare (paru le 18 juillet 1942 dans *Comoedia* sous le titre "A.-H. Tammsaare. Un grand romancier estonien") que la petite maison d'édition Pierre Trémois a eu envie de publier *Vérité et justice*. Il faut reconnaître qu'Aspel s'était montré fort habile dans sa promotion de Tammsaare. Il avait déjà souligné l'importance de *Vérité et justice* dans son article sur la vie culturelle des pays baltes (09.V.1942), où il écrivait que l'épopée de Tammsaare "constitue peut-être jusqu'à présent le plus important monument des littératures baltes". Au début de son article du 18 juillet, il compare Tammsaare à Flaubert, rapprochant ainsi "Vérité et justice" des lecteurs français, et il conclut son article sur une citation élogieuse de la préface à l'édition allemande, ce qui était censé faire accepter Tammsaare par les censeurs allemands.

Paru au printemps 1944 à Paris (sous le titre *La Terre du voleur*), le premier volume de la version française de *Vérité et justice* n'était pas la première tentative de traduire l'épopée de Tammsaare en français. Dès la fin des années 1920 ce travail avait été entrepris par Louis Villecourt à la demande du Bureau d'Information du Ministère des Affaires Etrangères d'Estonie ; Louis Villecourt était un

---

<sup>8</sup> Cf. G. Loiseaux, *La littérature de la défaite et de la collaboration*, Paris, Fayard, 1995, pp. 421-519.

<sup>9</sup> J.-F. Sirinelli, *Deux intellectuels dans le siècle, Sartre et Aron*, Paris, Fayard, 1995, pp. 177-179; B.-H. Lévy, *Le siècle de Sartre, op. cit.*, pp. 372-376.

estophile français qui avait vécu en Estonie. Il mourra en 1930<sup>10</sup>, trop tôt pour pouvoir achever cette traduction. Le travail avait été repris, cette fois-ci par l'intermédiaire de Bernhard Linde, par Maurice Kehrig, enseignant au Lycée Français de Tallinn, qui était marié à une Estonienne et avait de ce fait rapidement appris la langue du pays. Le livre devait paraître en Belgique, pays censé avoir plus de sympathie que la France pour les littératures des petits pays. Mais Kehrig finit par avoir des problèmes au Lycée et, n'ayant pas pu trouver un travail acceptable en Estonie, il s'en alla à Buenos-Aires avec le manuscrit de sa traduction, dont plus personne n'a entendu parler<sup>11</sup>.

Dès lors la version française de 1944 ne part pas de l'original estonien, mais de sa traduction allemande<sup>12</sup>. L'adaptation française, comme le précise la page de titre, est due à une certaine Elisabeth Desmarest.<sup>13</sup>

Que savons-nous maintenant des éditions Pierre Trémois, qui ont publié *La Terre du Voleur*?<sup>14</sup>

Pierre Trémois est né à Paris en 1898. Très tôt après la première guerre mondiale, il commence à travailler à Paris en tant que relieur. Au début des années 1920, il ouvre avec son épouse Madelaine-Pierre Trémois une maison d'édition et une librairie<sup>15</sup>. Pierre Trémois était un bibliophile exigeant, qui éditait surtout des livres d'art et de poésie fort chers et à tirage limité. A partir des années 1930 son créneau d'intervention s'élargit et touche de plus en plus la littérature étrangère en traduction. Trémois était un antiquaire reconnu dans un cercle étroit de connaisseurs et sa librairie était fréquentée par de nombreux intellectuels parisiens connus. L'un des clients attirés de sa librairie, le compositeur Erik Satie, le caractérise dans l'un des catalogues de la sorte : "Mon ami Pierre Trémois aime les livres; il connaît leurs mérites et apprécie justement leurs qualités personnelles. Absolument impartial, son

---

<sup>10</sup> Vt. G. Meri, "Kunstniku okkiline tee" [La voie difficile de l'écrivain], dans E. Teder (éd.), *Mälestusi A. H. Tammsaarest* [Mémoires sur A. H. Tammsaare], Tallinn, 1978, pp. 329–331. Sur la vie de Villecourt, voir A. Varik, "Louis Villecourt, un patriote estonien oublié", *Bulletin de l'Association France-Estonie*, 2000, n. 14, pp. 6-10.

<sup>11</sup> A. Sibul, "Tammsaare nähtuna kaasaegse silmaga" [Tammsaare vue par les yeux d'un contemporain], dans E. Teder (éd.), *Mälestusi A. H. Tammsaarest, op. cit.*, p. 305. A. H. Tammsaare, *Kogutud teosed* [Oeuvres complètes], t. 18: "Kirjad" (1896–1940) [Les lettres], Tallinn, 1993, p. 184, n. 3. Les lettres de Tammsaare montrent qu'il a suivi de près la traduction de son roman en français (cf lettres n° 81, 134, 267, 328, 333).

<sup>12</sup> U. H. Tammsaare, *La Terre-du-Voleur (Wargamaè). Roman esthonien*, Paris, Éditions Pierre Trémois, 1944. Notons que la première initiale du nom de l'auteur, originellement A, a été transformée en U, ce qui est certainement dû à une mauvaise interprétation des lettres gothiques du titre allemand.

<sup>13</sup> D'après le catalogue électronique de la Bibliothèque Nationale la traduction de la première partie de *Vérité et justice* a été la première publication et en même temps la dernière d'E. Desmarest. La dédicace de la traductrice révèle que le roman a été traduit en vingt mois. Les autres volumes de *Vérité et justice* étaient adaptés en français par Ellen Terrence et Gilberte Audouin-Dubreuil.

<sup>14</sup> Il est regrettable que la maison d'édition Pierre Trémois n'ait pas attiré à ce jour l'attention des historiens français du livre. Elle n'est mentionnée en passant que deux fois dans H.-J. Martin, R. Chartier, J.-P. Vivet (sous la dir. de.), *Histoire de l'édition française*, t. 4. Paris, Promodis, 1986, pp. 220 et 418. Pascal Fouché, dans son étude pourtant approfondie sur l'édition dans la France occupée fait l'impasse sur Trémois (P. Fouché, *L'édition française sous l'occupation, 1940-1944*, Paris, Bibliothèque de Littérature française contemporaine de l'Université Paris 7, 1987, 2 vols). De même, Trémois ne figure pas dans l'histoire de l'édition dans la France de l'après-guerre du même auteur (P. Fouché (sous la dir. de.), *L'édition française depuis 1945*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1998). Les informations dont je dispose sur l'activité de la maison d'édition proviennent de deux dossiers trouvés au département des livres rares de la Bibliothèque Nationale (Res 4-Z DON-213 [12, 1; 12, 2]), qui contiennent surtout les catalogues de vente des éditions Trémois et d'autres publications de moindre volume. Il semble bien que ces matériaux, avec les livres publiés par la maison d'édition, aient été légués à la BN par Pierre Trémois lui-même.

<sup>15</sup> D'après l'*Histoire de l'édition française*, Pierre Trémois a commencé sa carrière d'éditeur en 1925 (*op. cit.*, p. 418); le catalogue de 1949 de la maison d'édition-librairie donne comme date de fondation 1920. Le premier catalogue remonte à 1922.

affection s'étend aussi bien aux vieux livres qu'aux tout jeunes derniers parus."<sup>16</sup> Pierre Trémois formule lui-même son credo dans une lettre ouverte à un ami d'enfance qui ne comprend pas pourquoi il a choisi ce métier: "Je ne suis ni bourgeois, ni poète; ni commerçant, ni financier. Je suis flâneur et j'aime les livres comme un amant aime sa maîtresse... Ceci est mon crime, je l'avoue."<sup>17</sup>

Sous l'occupation allemande Pierre Trémois continue à travailler à Paris, mais sans beaucoup publier. La traduction française de *Vérité et justice* a probablement été son plus gros projet pendant la guerre. Au début des années 1950, Pierre Trémois et sa femme vont s'installer à Nice où ils poursuivent la vente et l'édition de livres. C'est là qu'il meurt en septembre 1976.

IV. J'ose suggérer que la principale impulsion à la traduction de *Vérité et justice* est venue non point tant de l'article élogieux d'Aspel ou des intérêts du bibliophile Pierre Trémois, mais surtout des préférences idéologiques du régime de Vichy, qui influençaient l'ensemble de la vie culturelle française. Le premier volume de l'épopée de Tammsaare convenait parfaitement à la politique culturelle de Vichy. Le mot slogan du Maréchal Pétain était le célèbre "Travail, famille, patrie". Tout ce qui était lié à la vie rurale était glorifié, la terre faisait l'objet d'un véritable culte, et les appels au "retour à la terre" étaient largement diffusés<sup>18</sup>. Pétain lui-même avait proclamé, lors d'un célèbre discours prononcé le 25 juin 1940: "La terre, elle, ne ment pas. Elle demande votre secours. Elle est la patrie elle-même. Un champ qui tombe en friche, c'est une portion de la France qui meurt. Une jachère de nouveau emblavée, c'est une portion de la France qui renaît." Evoquant quelques mois plus tard l'avenir de la France, censée redevenir "ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, une nation essentiellement agricole", Pétain ajoute: "Comme le géant de la fable, elle retrouvera toutes ces forces en reprenant contact avec la terre".<sup>19</sup>

Dans le domaine littéraire, ce culte vichyssois de la terre signifiait une invasion de littérature paysanne. La critique littéraire officielle dénigrait les auteurs incapables d'apprécier la beauté et la profondeur de la vie paysanne, et des oeuvres comme *Paysans d'aujourd'hui*, anthologie d'écrivains ruraux établie par Marcel Braibant, étaient fortement vantés<sup>20</sup>. Les préférences des idéologues du régime avaient superbement préparé le terrain à la traduction d'oeuvres comme *Vérité et justice* et très naturellement les éditeurs français n'ont pas manqué de profiter de l'occasion. De plus, le fait qu'il fallait bien trouver des textes pour remplacer les littératures anglaise, américaine ou juive, interdites de publication, a contribué à favoriser la pénétration des littératures de pays tels que l'Estonie. Les lecteurs français ont été submergés pendant l'occupation de romans (ruraux) traduits de langues de petits peuples. C'est ainsi que les Finlandais ont toutes les raisons d'être reconnaissants aux forces

---

<sup>16</sup> E. Satie, "Bouquinerie", *Catalogue mensuel de Pierre Trémois, libraire-éditeur*, mars 1922, n. 1, p. 3.

<sup>17</sup> P. Trémois, "Lettre à un ami d'enfance qui a bien tourné", *ibid.*, p. 13.

<sup>18</sup> C. Faure, *Le projet culturel de Vichy. Folklore et révolution nationale, 1940-1944*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1989, pp. 16-17, 121; P. Baral, "La terre", dans J.-F. Sirinelli (sous la dir. de), *Histoires des droites en France*, t. 3, Paris, Gallimard, 1992, pp. 49-69.

<sup>19</sup> Cité par P. Burrin, "Vichy", dans P. Nora (sous la dir. de), *Les lieux de mémoire*, t. 3/1, Paris, Gallimard, 1992, lk. 335.

<sup>20</sup> R. Pickering, "The implications of legalised publications", dans G. Hirschfeld, P. Marsh (ed. by), *Collaboration in France. Politics and Culture during the Nazi Occupation, 1940-1944*, Oxford, Berg Publisher, 1989, p. 169; H. Le Boterf, *La vie parisienne sous l'occupation*, t. 2, Paris, Éditions France-Empire, 1975, p. 289.

d'occupation allemandes en France, puisque jamais auparavant sur une période aussi courte, il n'y avait eu autant de littérature finlandaise traduite en français. Entre 1940 et 1944 pas moins de vingt ouvrages ont été traduits du finnois (en comptant les rééditions de traductions antérieures).<sup>21</sup>

Bien que je manque de données précises sur la réception de la traduction de *Vérité et justice* en France, quelques indications indirectes permettent de supposer qu'elle a été très favorable. L'historien français Hervé Le Boterf compte l'œuvre de Tammsaare parmi celles qui étaient en concurrence pour les meilleures ventes à Paris<sup>22</sup>. Le succès de ce livre est prouvé aussi par le fait que peu de temps après la Libération, en 1946, la maison d'édition Pierre Trémois propose une deuxième édition du roman<sup>23</sup>.

V. L'un des facteurs essentiels dans le succès de *Vérité et justice* a certainement été la longue préface de l'écrivain Jean Giono. Ce n'est sans doute pas par hasard que Pierre Trémois s'est adressé à Giono - c'était bien au contraire logique et naturel. Dans la vie littéraire de l'époque, Jean Giono était l'une des personnalités les plus respectées, l'un des auteurs de littérature rurale les plus populaires, et il était hautement apprécié par les forces d'occupation. Parmi les écrivains français, Giono est certainement celui dont l'œuvre est la plus proche de celle de Tammsaare, ce qui laissait prévoir son soutien à la publication du roman estonien. Pierre Trémois n'allait pas être déçu. Cette préface, rédigée par Giono, d'après son biographe Pierre Citron, en quelques jours, les 10-12 février 1944<sup>24</sup>, n'était pas avare d'éloges<sup>25</sup>. Tout au long des neuf pages, Giono reconnaît la grandeur de l'écrivain estonien et la profondeur de son roman ; il affirme pour conclure : "J'ai rarement lu un livre plus beau que *la Terre du Voleur*".<sup>26</sup> Cette appréciation de Giono était certainement sincère, comme le prouve entre autres le fait que ce livre se trouve parmi ceux qu'il conseille pendant la guerre comme lecture à un jeune de sa famille<sup>27</sup>.

Mais Giono, tout en couvrant Tammsaare d'éloges, avait aussi un autre objectif : l'écrivain estonien lui donnait un excellent prétexte pour régler ses comptes avec André Malraux et sa conception de la condition humaine. Ainsi, Giono écrit : "Depuis dix ans on a beaucoup écrit en France sur la condition humaine. On a employé beaucoup d'intelligence. Il semble qu'on ait essayé surtout d'employer de plus en plus de l'intelligence. Au fur et à mesure qu'on disait sur cette condition tout ce que l'intelligence faisait découvrir, on composait avec une sécheresse et une cruauté de plus en plus

---

<sup>21</sup> Ce chiffre provient de la bibliographie: D. Ballu, *Lettres nordiques en traduction française, 1720-1995*, Nantes, L'Élan, 1996 ("Nouvelles du Nord", n. 5), pp. 88-100.

<sup>22</sup> H. Le Boterf, *La vie parisienne sous l'occupation*, op. cit., p. 314.

<sup>23</sup> Dans la deuxième édition, Giono (ou l'éditeur) rectifie la préface. Si elle se terminait auparavant par la phrase: "Il [Tammsaare - M.T.] a disparu en 1941. aastal. On ne sait pas s'il est mort ou vivant", dans la deuxième édition la phrase conclusive est lapidaire : "Il [Tammsaare - M.T.] est mort en 1941." Il n'y a pas d'autres modifications apportées à la préface dans cette deuxième édition (mis à part une orthographe différente du nom de la traductrice).

<sup>24</sup> P. Citron, *Giono, 1895-1970*, Paris, Seuil, 1990, p. 367.

<sup>25</sup> La préface de Giono a été par la suite republiée à deux reprises, dans le *Bulletin de l'Association des Amis de Jean Giono*, 1979, n. 10. pp. 11-17; et dans J. Giono, *De Monluc à la "Série Noire"*, textes réunis et présentés par H. Godard, Paris, Gallimard, 1998 (Cahiers Giono 5), pp. 144-152.

<sup>26</sup> Il est significatif que ce soit cette phrase que Pierre Trémois utilisera par la suite pour faire la promotion de la série de romans de Tammsaare romaanisarja dans ses catalogues.

<sup>27</sup> S. Fiorio, "Rencontres", *Bulletin de l'Association des Amis de Jean Giono*, 1977, n. 8, p. 87. Dans son souvenir, l'auteur attribue *Vérité et justice* à l'écrivain finlandais F. E. Sillanpää....

inhumaine.” Et il ajoute: “On ne nous parlera jamais assez de condition humaine avec cette grandeur [qui caractérise *La Terre du Voleur* – M.T.]” Comme le constate Henri Godard, spécialiste de Giono, c’est l’une des rares occurrences où Giono utilise une préface pour exprimer des désaccords idéologiques<sup>28</sup>. Il faut d’ailleurs observer que Malraux, pour sa part, inscrit en 1945 Giono dans la même tradition intellectuelle à laquelle il se rattache, et va même jusqu’à le placer parmi les quatre principaux romancier français<sup>29</sup>.

Nous l’avons dit, Giono était l’un des écrivains préférés des forces d’occupation. Son œuvre d’avant-guerre mettait en avant les valeurs de la vie rurale, chantait le mode de vie paysan et proclamait un pacifisme passionné. Or ce sont là des valeurs, qui, en raison d’un tournant inopiné de l’histoire, forment la pierre angulaire de l’idéologie du régime de Vichy, et font de Giono un favori du pouvoir.

Le pacifiste qu’était Giono avait toujours été partisan d’un rapprochement entre la France et l’Allemagne, ce qui l’avait amené par exemple, en 1934, à accepter, certes temporairement, d’être membre d’un jury littéraire franco-allemand qui devait récompenser les oeuvres allant dans le sens de l’amitié entre les deux pays. Fin 1938-début 1939 il était allé jusqu’à prévoir une rencontre avec Hitler, dans l’espoir de le convaincre de renoncer à la guerre<sup>30</sup>. Avant même le début de celle-ci, Giono était déjà l’un des écrivains français les plus populaires en Allemagne, des dizaines de traductions de ses oeuvres y avaient été publiées, sans parler d’un nombre incalculable de courts textes et de nombreuses mises en scène<sup>31</sup>.

La réputation de collaborateur de Giono, qui a passé toute la période de la guerre dans son village du Midi de la France, est due à deux voyages à Paris faits en 1942. Dans les deux cas la presse collaborationniste de la capitale lui a accordé une grande attention et l’a couvert d’éloges. Lors de sa première visite, en mars 1942, son nom figure trois semaines d’affilée à la une de *Comoedia*; *La Gerbe*, d’orientation clairement nazie, publie le 19 mars un long entretien avec l’écrivain. Pendant ces journées, Giono a un programme très chargé : entre autres activités il déjeune avec le directeur de l’Institut allemand à Paris Dr. Karl Epting et avec le lieutenant Gerhard Heller qui à la Propaganda-Staffel doit veiller à ce que les publications françaises ne soient pas en opposition avec l’idéologie officielle<sup>32</sup>.

Après la libération, les accusations pleuvent sur Giono. Le 8 octobre 1944 il est arrêté et accusé de collaboration. La presse publie de nombreuses interventions critiques, dont la plus rude est certainement celle de Tristan Tzara, qui voit dans Giono un collaborateur, l’incarnation de la lâcheté<sup>33</sup>. Son nom est ajouté en septembre à la liste noire du Comité National des Ecrivains, qui l’interdit de publication. Une fois les premières passions retombées, Giono n’en est pas moins réhabilité. A part des contacts ponctuels avec les forces d’occupation et quelques interventions dans la presse collaborationniste, rien n’a pu être retenu contre lui. Il est libéré en décembre 1944 et son nom est

---

<sup>28</sup> H. Godard, “Avant-propos”, dans J. Giono, *De Monluc à la “Série Noire”*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>29</sup> H. Godard, *D’un Giono l’autre*, Paris, Gallimard, 1995, p. 21.

<sup>30</sup> P. Citron, *Jean Giono*, *op. cit.*, pp. 228-231, 296.

<sup>31</sup> A. B. Bantel, *Jean Giono in Deutschland, 1929-1945. Ein französischer Schriftsteller im Spiegel und Zerrspiegel seiner deutschen Leser*, St. Ingbert, W. J. Röhrig, 1992, pp. 23-49.

<sup>32</sup> P. Citron, *Jean Giono*, *op. cit.*, pp. 346-352.

<sup>33</sup> T. Tzara, “Un romancier de la lâcheté”, *Les Lettres françaises*, 01.X.1944. Repris dans R. Bourneuf (présentation par), *Les critiques de notre temps et Giono*, Paris, Garnier, 1977, pp. 87-91.

rayé de la liste des auteurs interdits. Il n'en reste pas moins que sa renaissance littéraire n'aura lieu que bien plus tard, dans la deuxième moitié des années 1950.

VI. La Libération a jeté sur *La terre du voleur* l'ombre compromettante de Vichy. L'approbation de Giono et sa réputation de roman rural s'étaient d'un jour à l'autre retournées contre le roman. La parution de l'épopée de Tammsaare a cependant été sauvée par l'irréprochable réputation de la maison d'édition de Pierre Trémois. L'examen du catalogue de 1945 permet de supposer qu'il s'agit de l'un des éditeurs les plus actifs dans la publication de littérature de la résistance. C'est lui qui publie les volumes de discours et de mémoires de Pierre Bordani, l'un des porte-parole de la résistance, rédacteur de *Radio France Libre*. D'autres publications de même inspiration voient le jour : le livre de caricatures de Jean Nitro sur la vie à Paris sous l'occupation et les textes radiophoniques, articles et poèmes de Pierre Dac.

*Vérité et justice* continue à paraître en 1946 : outre la réédition de *La terre du Voleur*, cette année-là voit la parution de la deuxième partie, intitulée *Indrek*. Le cinquième et dernier volume de la série de romans de Tammsaare est enfin accessible au lecteur français en 1948. Mais les volumes publiés plus tardivement ne bénéficient plus de l'attention qu'avait attiré le premier. La littérature rurale à la Vichy est mise sous le boisseau, les vents urbains de l'existentialisme emportent impitoyablement le grand œuvre de Tammsaare, qui disparaît de la scène littéraire.

L'émergence inattendue de Tammsaare sur la scène culturelle française a été le résultat d'une conjoncture politique. Paradoxalement, l'occupation allemande avait créé un terrain tout à fait favorable à la traduction des littératures de peuples moins connus et les éditeurs en ont profité. Mais, à plus long terme, cet avantage d'un moment a eu l'effet inverse: la nouvelle situation politique rejette dans l'ombre les actes du régime précédent. La revue *Vabariiklane*<sup>34</sup> publiée en Suède fait en juin 1945 cette juste remarque: "On peut se demander à quel point le terrain est toujours favorable à la littérature estonienne, alors même que la Libération de la France a ouvert les frontières à toute la littérature des pays démocratiques, qui avait été interdite par les Allemands"<sup>35</sup>. Cette interrogation était fondée. *Vérité et justice* a été longtemps l'une des dernières traductions de littérature estonienne en français. Il faudra attendre le tournant politique de la fin des années 1980 et du début des années 1990 pour assister à une nouvelle vague de traductions. C'est alors que la *perestroïka* a porté jusqu'aux lecteurs français les œuvres de Jaan Kross, d'Heino Kiiik, d'Arvo Valton, de Viivi Luik, etc. Mais il faut reconnaître que, dans ce cas, comme dans celui que nous venons d'examiner, la réception des livres estoniens a été étroitement tributaire du politique: dans l'œuvres des auteurs traduits, ce sont surtout les messages et les allusions politiques qui sont recherchés<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> Le républicain.

<sup>35</sup> "Kultuuriuudiseid Prantsusmaalt" [Les nouvelles sur la vie culturelle en France], *Vabariiklane*, juin 1945, p. 32.

<sup>36</sup> Cf. M. Tamm, "*Le prince Jaan, géant des lettres: la réception de Jaan Kross en France*", dans M. Tamm et E. Toulouze (éds.), *Contrastes et dialogues. Actes du colloque franco-estonien*, Tartu, Presses Universitaires de Tartu (Studia Romanica Tartuensia 1), 2001.